

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 20

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

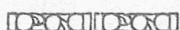
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mais d'une expression poignante. Qu'on jette seulement les yeux sur la première ligne et sur le thème de la marche trébuchante du Christ succombant sous le poids de l'horrible fardeau. Quelle vérité dans l'intention descriptive et quelle navrante pitié!

Cet hiver nous entendrons sans doute cette musique reprise en suite d'orchestre par les Sociétés symphoniques. Il y manquera la magnifique poésie d'Annunzio pour la mettre en valeur; et, en l'absence du texte, l'illustration perdra infiniment de son charme. C'est cependant ainsi, et seulement ainsi, que l'œuvre de Debussy vivra désormais, puisque devant le drame d'Annunzio le public est passé indifférent. Quel est l'impresario qui songera désormais à réaliser de nouveau le beau rêve que nous avons vécu quelques soirs? Remercions du moins M. Astruc de nous avoir donné une fois cette grande jouissance d'art.

Après cela les ballets russes, avec l'extraordinaire Nijinsky, firent salle comble. Et maintenant c'est une opérette anglaise, *The Quaker Girl*, jouée par toute la troupe de l'Adelphi théâtre de Londres, qui fait les beaux soirs du Châtelet. Elle n'est point plus sottie que nos opérettes, et les interprètes sont de tout premier ordre; ils valent mieux que la pièce; et leurs danses (car une scène ne se termine jamais sans une danse) sont tout à fait gracieuses. Allez les voir si vous venez à Paris. C'est tout à fait un spectacle d'été, un spectacle de tout repos, qui ne fatigue ni l'esprit, ni le cœur... et l'on n'est pas obligé d'écouter la musique.

PAUL LANDORMY.



La musique en Suisse

Suisse romande.

RÉDACTEURS :

- Genève :** M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.
Neuchâtel : M. Max-E. Porrel, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

VAUD. **Montreux.** — M. de Lacerda a coutume de terminer la saison de ses grands concerts par quelques « festivals » qui montrent, isolées, les diverses faces de son répertoire. Et certes, ce répertoire est assez divers et assez abondant pour qu'on en puisse tirer de nombreux festivals : russes, allemands, français, anglais ou scandinaves; anciens, classiques, romantiques ou modernes. M. de Lacerda, cette année, en a fait quatre.

Le premier était wagnérien, et bénéficiait du concours de l'admirable baryton Feinhals, — un peu diminué peut-être au concert et dans la petite salle de Montreux. Sa grande voix, et l'accompagnement orchestral remarquablement sûr, juste de mouvement et de valeur sonore, n'en ont pas moins donné de belles auditions d'un air du *Vaisseau fantôme*, de la *Plainte d'Amfortas*, et des *Adieux de Wotan*. L'orchestre exécutait encore les ouvertures du *Vaisseau fantôme* et de *Parsifal*, et cette quintessence wagnérienne, cette merveille de diversité et d'unité — on me pardonnera de le redire — qu'est la *Marche funèbre* du *Crépuscule des Dieux*, interprétée par M. de Lacerda avec le rythme le plus incisif et la plus absolue plénitude d'expression.

Le second festival, russe, comprenait la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky, et, en 2^{me} partie, *Stenka Razine* de Glazounow, *Au Couvent* de Borodine et le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakow. Je n'ai pas besoin de dire laquelle de ces deux parties m'attirait le plus.

Une œuvre n'est tout à fait cohérente et n'atteint à un caractère bien accusé que si elle est franchement nationale ou si, au contraire, elle s'élève à une généralité d'expression qui ne permet plus de la situer dans l'espace. Celle de Tchaïkowsky n'appartient ni à l'une, ni à l'autre sorte. Elle se détache à la fois trop et pas assez de son milieu. Elle a le plus souvent un caractère russe mâtiné ou encombré de germanisme et surtout de formules empruntées au pays des poncifs. D'autre part, elle porte en elle des difformités qui sont de « l'homme même » et qui en accusent l'essentiel romantisme. J'entends ici « romantisme » dans le sens un peu particulier d'état de révolte, de perpétuelle lutte intérieure, d'imperfection, de tension désespérée vers une impossible réalisation — Tchaïkowsky n'a-t-il pas voulu, dans chacune de ses symphonies, refaire, mieux, la précédente — et pour définir un homme dont les plus magnifiques élans semblaient en général dans les régions les plus banales de la sentimentalité fadasse et de la trop verbeuse déclamation.

Pourtant, la *Pathétique*, dont l'interprétation de M. Birnbaum m'avait naguère montré ces défauts au point de me faire oublier le reste, m'est apparue, sous la direction de M. de Lacerda, avec une force et une spontanéité, une richesse de substance victorieuses. Une interprétation ainsi orientée n'emporte d'ailleurs pas tout, dans son élan : le 2^{me} thème de la 1^{re} partie reste quelque peu « en forme de guimauve », si l'on peut dire, et le 2^{me} mouvement quand bien même il est pris avec aisance et simplicité et que les violoncelles baissent le ton, reste pénible.

Mais le 1^{er} thème de l'*Allegro* est très beau. Et plus que le 1^{er} thème, le développement. C'est là qu'apparaît, précisément, et le mieux, la richesse d'un tempérament. Et là, où commence l'ennui dans tant de symphonies modernes, bien confectionnées par les élèves d'éminents maîtres, ou par les maîtres eux-mêmes, là commence chez Tchaïkowsky un passage de vie débordante et intense. Le 3^{me} mouvement aussi est d'un élan sans défaillances. Mais M. de Lacerda l'a pris plus rapidement qu'on ne le fait d'habitude, et du reste conformément aux indications de l'auteur. Ces rythmes accusés, ces accents violents, ce rude staccato des trombones évoquent alors vraiment une héroïque chevauchée et ont beaucoup plus de race et de personnalité que la solennelle marche qu'on nous donne en général, large comme quelque vaniteuse *Sieges-Allee* d'Outre-Rhin.

Enfin, un ensemble parfait des violons a rendu sans empâtement et avec une émouvante sobriété les accents désolés du « chant du cygne » final.

Je me suis si longuement attardé à la *Symphonie pathétique* que peu de place me reste pour parler des œuvres de la 2^{me} partie de ce Festival russe. D'ailleurs, moins que d'autres, ces œuvres se prêtent à la dialectique et à l'analyse. L'enthousiasme sans réserve que je pourrais manifester à leur endroit n'apporterait pas un argument à ceux qui persistent, avec presque toute l'Allemagne musicale, à les méconnaître. Les délices de leur couleur, la beauté, la franchise, la spontanéité de leur accent ne se démontrent point. Il faut les sentir. Et sans doute, plus que toute autre, l'interprétation qu'on en donne au Kursaal de Montreux les fait sentir. Car s'il fallait choisir dans toute la musique un domaine où M. de Lacerda pourrait se « spécialiser », c'est à ces œuvres qu'il faudrait s'arrêter, à la musique russe des *Cinq* et de leurs disciples.

Cet hommage à l'art russe a été suivi d'un second festival allemand, nous apportant l'*Eroïca*, puis *Till Eulenspiegel* de Strauss, encadré du prélude de *Hänsel et Gretel* de Humperdinck, et de l'ouverture de *Tannhäuser* jeune et ardente, dépouillée des négligences et bavures que tant d'orchestres y commettent pour l'avoir trop jouée. Quant à l'interprétation de l'*Eroïca* et de *Till Eulenspiegel*, elle a été accueillie avec un enthousiasme unanime par un auditoire composé en grande partie d'Allemands de passage. Autant, dans l'*Eroïca*, M. de Lacerda mit de fermeté de lignes et de rythme, autant il mit de souplesse, de caprice et de désinvolture dans ce charmant *Till Eulenspiegel* où se révèle un Strauss si caractéristique, père du *Don Quichotte* et du *Rosenkavalier*.

Pour son dernier festival, M. de Lacerda avait choisi de petites œuvres, afin de pouvoir former un ensemble plus complet de musique française moderne. C'est ainsi que l'on peut voir ce programme étonnant où se suivaient les noms de Berlioz, d'Indy, Lalo, Duparc, Franck ; Saint-Saëns, Chabrier, Fauré, Debussy, Charpentier. Le bruyant et vulgaire *Napoli* des *Impressions d'Italie* de Charpentier ne se tenait pas sans peine en telle compagnie. A cette exception près, on a peine à ne pas tout citer, de ce programme si compact, si intéressant, et qui fut tout entier parfaitement exécuté. Je noterai seulement le premier des *Nocturnes* de Debussy, *Nuages*, accueilli cette fois avec une faveur marquée, et l'admirable élégie de Duparc, *Aux Etoiles*, dont la poésie intense et les belles sonorités furent plus heureusement rendues encore qu'à la première audition.

Il ne serait pas sans intérêt, maintenant, de dresser un bilan de cette dernière saison. Mais le bilan serait gros, et allongerait par trop cette chronique. Un simple résumé des concerts dont j'ai entretenu les lecteurs de la *Vie Musicale* formerait déjà une vraie anthologie musicale, aussi abondante qu'équilibrée, s'étendant de façon équitable et intelligente, dans l'espace et dans le temps. Il faudrait y ajouter les concerts ordinaires, qui ne s'écartent pas de la musique, et restent toujours intéressants et éducatifs. Il faudrait rappeler que tout cela est réalisé par un chef qui dirige 5 concerts ou plus, chaque semaine, et par un orchestre qui joue 2 ou 3 fois, voire 4 fois par jour. Il faudrait rappeler encore la qualité toujours bonne et plus souvent excellente des exécutions, et surtout l'atmosphère si particulière de ces concerts que hante l'esprit de la musique. On comprendrait alors l'affluence de public qu'ils attirent, et qui n'est pas faite des seuls habitants de Montreux. On n'aurait guère besoin d'insister, d'autre part, pour me faire conclure que la musique d'orchestre n'a jamais eu chez nous de manifestation aussi remarquable que celle-là. Mais à quoi bon éveiller ces susceptibilités et ces vanités de clocher qu'une récente enquête a montrées si vivaces ? Je m'en tiendrai plutôt à une remarque d'un ordre moins absolu, et que je crois incontestable : c'est que la vie musicale qu'a donnée à Montreux M. de Lacerda, est un modèle parfait de ce qui convient à nos petites villes, et surtout à un public suisse de culture française.

E. ANSERMET.

